

# REFLETS AFRICAINS

**L**I FAISAIT moins sept degrés quand l'avion prit l'envol... et quand, vers quatre heures du matin, il amorça la descente, l'officier de bord annonçait qu'à l'aéroport l'atmosphère était de 27 degrés: On entrait dans la fournaise...

L'air torride, saturé d'un parfum lourd, capiteux, vous enveloppe comme un bain chaud, l'air de la brousse, stagnant, amollissant, débilitant, qu'aucune brise n'agite ni ne rafraîchit. On nous avait promis la fraîcheur saisonnière, et sur cette foi nous portions encore lainage et manteau: „Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!“ Nous devions paraître bien étranges à ces noirs qui portaient veste légère ou s'enveloppaient dans leur vaste burnous blanc qui flottait librement comme pour les éventer...

\*\*\*

Dans le salon d'honneur, les maîtres du protocole s'affairent. Un grand gaillard m'interpelle, en bon français, et m'invite à le suivre dans une pièce contiguë, et voilà que, la bande tournant, il m'interviewe et me demande mon opinion sur la conférence. J'essaye d'être courtois sans trop m'avancer... On ne sait jamais à quoi on s'engage ou engage son pays.

\*\*\*

Dans un bungalow où l'on me loge, la ventilation ronronne fort, lançant un jet d'air violent: Vous entrez dans une glacière. Enfin vous respirez. Quant à la douche, son effet n'est que passager et illusoire: la salle de bain, non climatisée, est un four.

Vous essayez de dormir. Mais le moteur tourne en soufflant fort. Vous l'arrêtez, le silence se fait chaleur. Ouvrir une fenêtre? Il y aura peut-être quelque brise matinale... Ouf! Voici le susurrement sifflant d'un moustique! Heureusement l'aube (qui est tout sauf être „grelottante“) naît, un coq (oui!) jette son cocorico comme à la campagne, chez nous...

L'hôtel (des Relais Aériens Français) est perché sur un promontoire qui surplombe à pic la source de vie du pays, le Niger qui, large d'environ un kilomètre, roule paresseusement ses eaux luisant d'une pâle lumière, comme du mercure en fonte... Une île plantée de quelques arbres, environnée d'herbes et de joncs; des pirogues, poussées à l'avant et à l'arrière par des noirs à moitié nus maniant lentement leur rame semblable à une bêche ou, près du bord, enfonçant leur gaffe, s'introduisent parmi les hautes herbes qu'ils coupent, en patageant dans l'eau. Ces herbes on les retrouvera au Musée National, fourrage destiné aux girafes, gazelles, buffles, éléphants...

Au loin, une pirogue se détache, silhouette noire, sur le ciel encore blafard. Des femmes voilées, par couples se tiennent assises, hiératiques, raides et immobiles sur les bancs tandis que les corps élancés des rameurs debout sur la proue et la poupe se meuvent en silence... Où avais-je vu une barque pareille, barque de morts, barque de la mort?...

\*\*\*

Au-delà du fleuve, c'est la plaine, d'un rouge ocre ou d'un jaune de paille, avec les touches vert pâle d'arbres isolés. Quelques paillotes aux toits arrondis ou pointus. Près du chantier du pont projeté quelques granges à l'européenne... De ce côté-ci, dès le débarcadère du bac commencent les habitations des indigènes. Des cases en terre séchée, cubes rouge brun, souvent entourées d'un mur, et se groupant autour d'une cour où pêle-mêle grouillent enfants et animaux, où les femmes pilent le mil et où j'ai vu (était-ce jeu de fin de semaine?) une jeune fille dansant, en frappant les paumes l'une contre l'autre comme les badauds qui faisaient cercle et scandaient le rythme de leur buste allant et venant, par des cris qui étaient chant et admiration...

Parachuté, en l'espace de quelques heures, de nos brumes du nord sur une terre on ne peut plus africaine, l'on n'éprouve cependant guère ce choc de dépassement qu'on serait en droit d'escompter. Outre que vous séjournez dans un hôtel que peu distingue d'un hôtel de chez nous, vous êtes en effet trop rempli d'images, de livres ou de films documentaires pour vous sentir tout à fait en terre inconnue. Vous avez beau vous battre les flancs, bander votre enthousiasme, enivrer vos regards, un air de déjà vu recouvre comme un voile ce qui se présente devant vous, conforme à ce qui réapparaît dans votre mémoire visuelle...

Car c'est bien ainsi que l'imagination, nourrie d'icographie, vous avait dépeint la terre ocre brûlée de soleil, aux maigres arbustes, aux arbres torturés, d'un vert effacé, et la population bigarrée, grouillante, caquetante. Le seul miracle fut que vous vous trouviez vraiment en chair et en os, au beau milieu d'une ambiance réelle, palpable, odorante...

Pour vous y plonger, rien de plus idoine que le marché. Couleurs, odeurs. Agitation, indolence. Monde primitif, poussées de modernisme. Mais ce qui prédomine encore toujours, c'est le visage original de la terre d'Afrique, c'est l'âme ancestrale de ses habitants. Même si certains d'entre eux, fort rares il est vrai, copient l'Européen. Passe encore qu'un freluquet préfère au burnous où à la gandoura le blue-jean et la chemisette de nos beats! Mais qu'un noir accoutré de son somptueux costume national qui flotte tout autour monte une bécane où une grosse moto qu'il conduit avec un large sourire de béatitude puérile, ce spectacle laisse rêveur. Car combien plus noble nous semble l'attitude de ce cavalier qui (un Touareg!), emmitouflé de laine blanche jusqu'à la visière où bouge une paire d'yeux étincelants, dignement galope le long de l'avenue asphaltée! Ou encore ce paysan juché tout raide sur son âne qui trotte allégrement dans le sable rouge! Ou encore ce gaillard, sa vaste gandoura en éventail qui, les bras tendus, une main jouant d'une baguette, passe, les yeux perdus au-dessus de la foule, souriant comme un grand enfant heureux!

Mais où ne vont pas se nicher les tentacules de notre belle civilisation? Que les blancs titrent «Pariscoa» leur Uniprix, c'est de bonne guerre! Mais que les indigènes les singent, fiche! Et cela va de «bijoutier diplômé» à «excellent coiffeur» ou «belle coiffure» ou même «au café des Amis». Mais le comble de l'intrusion de ce que

notre civilisation offre de pire, c'est, je pense, cette enseignée à vous couper le souffle: «Ici on joue au tiercé». Sacré Zitrone, va!

Quant aux femmes — puisqu'il faut bien en parler —, elles surprennent par leur beauté. Je le dis en pesant mes mots. A côté d'elles, nos Européennes au teint terreaux, à la chair flasque, à la mini-jupe ridicule qui offre à tout venant des perches d'échassiers où des cuisses de buffle, font piètre figure. Et l'on se demande de quel côté (où de quelle couleur) est la race des seigneurs. Car les hommes eux aussi ont de l'allure et de la prestance. Grands, droits, élancés, minces. Mon chauffeur, racé, distingué, comme l'ange noir d'un film de Cocteau, m'intrigue. Ses mains sont trop fines pour être celles d'un vulgaire chauffeur. Son visage aux traits réguliers, au nez peu aplati, aux lèvres pas trop gonflées, ses vêtements d'été élégants, tout, ma foi, fait de lui un jeune homme séduisant, et bien élevé, sans bassesse, sans servilité mais non sans serviabilité. N'osant l'interroger de front, de peur de le froisser, ce n'est qu'à force de questions indirectes et d'observations que je réusis, par des recoupements, à le situer dans la hiérarchie sociale. Qu'est-ce que j'étais allé chercher! Mon brave était purement et simplement chauffeur au Ministère!

Les femmes l'air grave, fier où dédaigneux, déambulent, droites, souples, souvent très grandes balançant, d'un rythme gracieux de leur taille sans gaine et sans gêne, leur pagne aux couleurs vives tombant jusqu'à leur fine cheville.

Avec grâce et aisance, elles portent, sur leur turban, leur fardeau dans un étonnant équilibre stable. Leurs épaules, généreusement dénudées, livrent au soleil une peau luisante, ferme, lisse, veloutée. Leur visage, aux traits réguliers et doux, souvent porte les stigmates d'un tatouage peinturluré, tel celui d'une belle qui représente, à partir des commissures des lèvres, de fines stries comme gravées dans la peau par les dents affilées d'un peigne. . . Trace d'une initiation secrète, paraît-il.

Elles portent d'ordinaire des bijoux, bracelets, colliers, bagues, d'une rare perfection. Bijoux de famille, ou travail des artisans indigènes qu'on voit oeuvrer sous leur tente? Et dire qu'à côté, sur un étal en plein air, est répandu ce que nos pays soi-disant industrialisés produisent à qui mieux mieux, ces vils objets de pacotille de foire! . . .

Dès que vous approchez du marché, vous êtes entouré, assailli, tiré à hue et à dia. Des gosses lèvent vers vous des yeux brillants, éloquents, quémendant une monnaie. Des gars, armés d'un emballage vide, s'offrent pour porter vos éventuels achats. Des vendeurs vous poussent vers leur éventaire, avec force «Hé, patron» et de larges gestes d'accueil. Un adolescent vous met sous le nez un plateau de tomates luisantes, fraîchement récoltées. Votre non, vous avez beau l'accompagner d'un aimable sourire, il est ressenti comme une catastrophe. Et j'avoue qu'on éprouve vraiment un sentiment de gêne et de culpabilité en refusant d'acheter (je n'ai d'ailleurs jamais vu d'acquéreur), en refusant même d'examiner, de tâter, d'évaluer les marchandises étalées en plein air ou sous des tentes ou des toits en tôle ondulée. Car tout s'y trouve, et à profusion, toiles tissées, objets de métal, vêtements, ouvrages en cuir, et puis des fruits, des légumes, des graines, étendus en menus tas devant de vieilles femmes accroupies, plutôt affreuses avec leur peau ratatinée, leur bouche édentée, leur poitrine à peine recouverte, qui prend flasque et avachie . . .

Et déjà une vague nausée vous saisit, tant de la puissante mais fade odeur musquée des peaux noires que des senteurs qui montent des morceaux de poisson frits, des galettes de mil graisseuses, des pièces de viande et de poisson coupées à la hache sur une natte étendue par terre et sur lesquelles vibre le scintillement des grappes de mouches bourdonnantes, et peu à peu, de plus en plus serré et étouffé par cette foule grouillante qui va et vient sous le soleil de plus en plus implacable, vous suffoquez, et pour un peu vous avez le coeur sur le bord des lèvres et plutôt que de vous donner en spectacle et de vomir votre soûl, vous battez en retraite, vers votre voiture, en dépit du pittoresque, du mouvement, du coloré, du . . . folklore!

D'ailleurs point n'est besoin de courir le marché. Les achats que vous seriez tenté de faire, autant les réaliser à votre portée, à la porte même de votre hôtel, où dès l'aube les vendeurs étalent bijoux, masques, statuettes, épées, dards, nattes, tissages. Vous risquez un coup d'oeil, et vous voilà entre leurs pattes. «Hé, patron!» Vous

avez beau décliner de la tête, ils insistent, vous mettant entre les mains l'objet que vous avez à peine frôlé du regard, et vous soufflant, comme si c'était un prix d'ami, un chiffre qui d'abord vous révolte. Mais cent francs Niger ne valent que vingt francs belges. Et puis, à quoi sert le marchandage! Le patron de l'hôtel nous avait prévenus: offrir d'abord le tiers du prix demandé et s'en servir comme base de départ et de discussion. Le vendeur évidemment commence par blêmir (?), par jurer ses grands dieux, mais quand vous faites mine de rompre le combat, il vous suit et vous glisse dans l'oreille: «Je n'ai rien mangé aujourd'hui --- Pitié!» On connaît trop la chanson pour s'apitoyer. Enfin, après force palabres, sur votre refus qui doit paraître définitif, il vous tend l'objet: «Combien tu donnes?» Vous sortez un billet. Il se récrie avec désespoir. Vous saisissez l'objet, lui tendez l'argent: La vue d'une coupure de mille francs constitue un appât irrésistible, opère un miracle, le marché est conclu...

Parmi les objets-souvenirs, voici des amulettes, des colliers avec sachets de cuir, des plaques de métal contenant, me dit le préposé au Musée de l'artisanat, des fétiches, bref les fameux gris-gris de la côte occidentale d'Afrique. Déjà au marché m'avaient frappé des bottes de feuilles et de racines sèches, et mon compagnon avait été visiblement gêné en m'avouant que c'étaient des simples plantes médicinales, ou magiques si l'on veut, auxquelles croyaient encore les bonnes femmes... Mais la magie, certainement, n'est pas un vain mot chez ces peuplades imbues de superstitions ancestrales et encore proches d'une nature mystérieuse sinon maléfique. Vous dirais-je ce qui m'est arrivé un jour? Je demande au garçon une allumette. En la mettant dans ma poche, j'y sens une fleur que je venais de cueillir. Je la sors, la tends au garçon: «Tenez, cette allumette je l'ai changée en une fleur. Portez-la à cette dame.» Vous me croirez ou non, le garçon a blêmi, et n'a saisi la fleur qu'en tremblotant, avec des yeux agrandis par une sorte de terreur panique...

A l'aube de mon arrivée à Niamey, dans la pénombre entre chien et loup je m'étais aperçu d'un arc de triomphe érigé à l'entrée de la ville, sans doute en l'honneur de ses hôtes, de marque bien entendu . . .

Cet arc de triomphe, je le revois en plein jour, et je n'en crois pas mes yeux, croyant rêver ou succomber à une hallucination . . . Mais je lis bel et bien: «Willkommen in Niamey!» en caractères allemands, oui. Et cela à l'occasion d'une Conférence des pays francophones! Contestation étudiante ou chauviniste? Manifestation d'un mauvais plaisantin? Erreur de parcours d'une administration ignare? — Je n'en reviens pas. En me retournant, comme pour vérifier une dernière fois, je lis sur l'envers du panneau: «Auf Wiederseh'n, Herr Luebke.» Et voilà! Le Président de la République Fédérale avait quitté Niamey la veille de mon arrivée . . .

\*

Autre surprise d'ordre linguistique. Un soir, au sortir d'une réception au Musée National (en plein air) je réclame ma voiture. Un policier en bel uniforme blanc, gonflé d'importance, hurle d'une voix de caporal: «La voiture pour la délégation du Luxembourg!» Et déjà, à deux pas de moi, une voix étonnée s'entend: «We', sin och Letzeburger hei?» — Vous imaginez ma stupéfaction. Parler luxembourgeois au Niger! Passe encore si je m'étais trouvé au Congo ou en Haute-Volta, terres d'élection de certains de nos compatriotes! Mais ici? D'ailleurs mes «Luxembourgeois», aussi interloqués et joyeusement surpris que votre serviteur, et parlant notre dialecte aussi couramment que vous et moi, et portant un nom bien de chez nous, étaient tout simplement d'Arlon et, encore jeunes, vivaient heureux sur cette terre africaine où lui, le mari, dirigeait une école d'administration.

\*

Ah, ces réceptions, sous le vaste ciel étoilé d'Afrique, dans la douce nuit chaude, sur ces terrasses du Musée de l'Ambassade de France, du Palais du Président, ces terrasses qui, véritables jardins suspendus, descendent de palier à palier vers le bord de la falaise qui s'ouvre sur le fleuve qui miroite dans la vaste paix nocturne . . . De vrais palais de Mille et une Nuits, aux hautes baies ouvertes où bougent majestueusement, s'enflant au

souffle d'on ne sait quelle brise, des voiles immenses, d'une blancheur de nacre, aux murs tapissés de masques, d'armes, de bijoux, aux salles en enfilade où déambulent des indigènes haut placés, drapés en leurs somptueux costumes d'apparat, (vêtements nationaux de rigueur!), et aux jardins où couleurs et parfums se répondent et où, au-delà des balustrades et des murs d'enceinte, vont et viennent des paras aux aguets, la mitraille sous le bras, et leurs yeux blancs, dans l'obscurité, luisent comme des cailloux . . .

\*

Il est difficile, en ces nuits d'Afrique, de s'arracher à leur envoûtement insolite. L'air est doux, parfumé, chaud. Comme si la vaste terre tropicale respirait à pleins poumons. Au loin, dans le noir, se devine la brousse. Parfois le cri d'un oiseau, d'une bête, qu'on est incapable d'identifier. Nous marchons sur l'asphalte d'une vaste avenue déserte. Dans l'obscurité, au-delà du remblai, s'agitent des bêtes silencieuses, des troupeaux de moutons ou de chèvres. Devant des cases en terre sèche, à la lueur d'un lumignon, se distinguent des indigènes, couchés sur des nattes, attendant le sommeil en écoutant les sons lents et longs qu'un des leurs produit en pinçant les cordes d'une viole primitive, fruste, artisanale . . .

Voilà, dans la pénombre, des statues qui à notre approche s'animent, font quelques pas en remuant leurs pagnes aux tons vifs et sifflent doucement, en guise d'invitation . . . Eh oui, le plus vieux des métiers, même ici, ne perd pas ses droits.

Plus tard, devant notre bungalow où un ami et moi échangeons nos derniers propos d'adieu (je dois partir le lendemain), subitement surgissent deux belles de nuit. Elles n'ont rien de vulgaire, mais elles sont tenaces, et nous avons beau les rabrouer, elles insistent, câlines, douces. Mon ami, sage et vertueux, allègue femme et enfants, parle de fidélité, dénonce leur métier indigne, bref leur fait la morale et un prêche (qui n'était certes pas de saison) jusqu'au moment où l'une d'elles, tout étonnée ou malicieuse, dit dubitativement: «Vous êtes vraiment Français?» — Les Français, décidément, elle devait les connaître sous un jour bien différent . . .



Des affiches annoncent un Grand Match International de Football: Niger — Côte d'Ivoire...

Il n'y a rien là d'étonnant. Et cependant, à première vue, j'ai un haut-le-corps de surprise devant ce texte qui m'a je ne sais quel air insolite...

\*\*\*

Je comptais d'ailleurs assister à la partie, un peu pour prendre un bain de foule et vibrer au diapason d'un public dont les manifestations ne devaient pas manquer d'imprévu ni de pittoresque.

Je n'y fus pas. J'hésitais à m'y rendre seul, sous le soleil ardent, sans mon chauffeur et guide à qui j'avais donné congé et qui visiblement s'était fait une telle fête de se rendre à ce match sans moi, peut-être en compagnie de cette resplendissante fille qui, le matin même, à son appel, se retourna sur le seuil d'une porte pour lui sourire de toutes ses dents blanches...

\*\*\*

Ai-je jamais vu des amoureux, des couples enlacés en flirtant? Je pense que non. Des mariés, oui, ayant un air de petits-bourgeois comme chez nous, le mari portant tendrement l'enfant endimanché, ou des couples qui, portant costume européen, ne se sentaient pas de fierté en présentant leurs bébés au curé qui, sur le parvis de la cathédrale, leur administrait „en chaîne" le sacrement du baptême...

\*\*\*

Si la cathédrale, toute de sobriété et de blancheur, m'étonne d'abord par son intérieur spacieux, la Mosquée, beaucoup plus vaste et richement ornée, me révèle cependant que la plupart des habitants de loin sont Musulmans. Et ce n'est pas rare de voir à certaines heures des hommes, au marché, ou devant leur échoppe, étendre sur le sol une matre et en se courbant et se relevant faire leurs dévotions... Quant au culte protestant, il ne s'est manifesté à moi que par un magasin qui étalait des brochures et des livres ad hoc...

\*\*\*

Sur les rives du Niger se dressent les grues du chantier du futur pont, et à côté, le long du fleuve, ce samedi soir, hommes et femmes, souvent en costume d'Eve, lavent leur corps, blancs de mousse de savon, en le frot-

*tant avec une vigueur et une rage obstinées, comme s'ils entendaient effacer la couleur de leur peau...*

*\*\*\**

*Le matin et le soir, enfoncés dans l'eau jusqu'à mi-corps, des adolescents font la lessive, frappant le linge, chemises et pantalons contre des pierres ou contre la surface de l'onde, avec une application sérieuse qui en dit long sur la prétendue paresse des Noirs... Mais que ne feront-ils pas pour gagner quelques francs? Car on me dit que ce n'est pas leur linge à eux qu'ils traitent et maltraitent avec cette fougue, mais celui de citadins plus fortunés...*

*\*\*\**

*Un chameau, squelettique, chancelant, traverse lentement l'avenue, et s'arrête, écartant ses longues jambes grêles comme pour..., et attend. Personne n'en prend note. Et l'animal, indifférent, sans bouger, reste là, comme un immense insecte empaillé...*

*\*\*\**

*Pendant que des Noirs, affairés, leur fardeau se balançant sur leur crâne, se frayent un chemin à travers la foule, d'autres, affalés sur le sol, le long de leur case ou sous le toit de leur auvent, sont là à rêvasser, à sommeiller, ou à palabrer, dans un douce far niente fidèle peut-être à cette antique sagesse d'un pays où „la fainéantise ne dégrade pas l'homme“ et qui fait dire que les Blancs sont des fous, car ils sont toujours pressés...*

*Mais peut-être ai-je vu un Européen faire exception, dans une automobile rouge de poussière, brimbalant sur ses flancs des gourdes et des pelles, et portant sur l'arrière un panneau avec l'inscription: Paris — Le Cap... Et l'auto, c'était une deux-chevaux.*

*\*\*\**

*Les repas, à l'hôtel, étaient européens. Tout semblait importé directement de France. Sauf peut-être cette viande de porc qui avait un goût de marcassin. Sauf aussi les avocats et les papayes. Mais le vrai mets du pays, celui des grandes occasions, ne manquait pas heureusement aux réceptions officielles, le méchoui, un mouton entier rôti, empalé sur une brochette, où chacun, avec ses doigts, arrachait le morceau, délicieux, de son choix...*

**B** IEN que capitale d'une République et carrefour des routes terrestres et aériennes de l'Afrique Centrale, Niamey n'a qu'un bref passé historique. En 1900 ce ne fut qu'un village de paillotes en bordure du Niger, Chef-lieu en 1902 du Cercle du Djerma et siège du Gouvernement territorial, Niamey devient Chef-lieu de la Colonie du Niger en 1926 et enfin capitale de la République indépendante en 1960.

C'est donc une ville qui n'a pas connu un essor fulgurant comme Dakar ou Kinshasa, mais encore un «bled», un ensemble urbain qui réunit les différents aspects du passé colonial et du présent en voie de développement: un quartier administratif où se trouvent les Palais de la Présidence, du Gouvernement, des Ministères, des Ambassades, les hôpitaux, les écoles, les casernes, les administrations et éparpillées sous les frondaisons du plateau boisé les villas à l'européenne, tandis que tout autour sont établis, chacun replié sur soi, des villages indépendants habités par diverses ethnies ou tribus, qui constituent les quartiers de la ville composée donc originellement par des hameaux fondés par quelques familles.

Et longtemps, Niamey est resté un village insignifiant. En 1931, après trente ans d'administration, le recensement ne donne que 1730 habitants, mais en 1959 la population est déjà de 30 000 et de nos jours elle doit atteindre environ 60 000 âmes.

Mais il reste, grâce ou à la suite de cet essor tardif, que Niamey possède encore ce caractère d'une vieille terre africaine aux moeurs ancestrales, à peine ouverte sur une civilisation que nous appelons industrielle et qui est à l'opposé de ce qui fait l'âme de ce peuple, sa façon de vivre et de sentir, bref sa culture et, pourquoi ne pas la nommer, sa négritude.

\*\*\*

«Ici se présente l'une des plus saisissantes aventures de l'esprit que notre siècle ait connues, celle de l'entrée des cultures africaines dans la civilisation universelle... Et il se trouve que ces valeurs fondamentales proclamées comme celles de la Négritude sont exprimées principalement pas des Africains de culture française».

Ces paroles d'André Malraux, prononcées à la tribune de la Conférence des pays entièrement ou partiellement de langue française, situent avec bonheur le phénomène

africain dans son contexte culturel. Il ne s'agit pas de renier un passé riche d'histoire ni une civilisation autochtone et d'assumer une civilisation venue d'ailleurs, fût-ce la civilisation française, dito universelle et réputée pour telle. Tout au plus convient-il de l'assimiler pour produire une symbiose afro-latine, condition et résultat d'une action féconde par sa réciprocité même. Et cette symbiose des valeurs propres à l'Afrique et de celles offertes par la culture francophone n'est pas sans rappeler cette autre symbiose, gallo-romaine, quand «la Gaule s'est accordée à Rome en un temps où Rome était devenue universaliste.»

Aussi, ce qui m'a le plus ému pendant que ces Noirs, Ministres ou Chefs d'Etat, déroulaient en phrases somptueuses leurs protestations d'indépendance et de fraternité à la fois, c'est leur fierté d'avoir hérité d'une civilisation qu'on ne trouve pas ailleurs et qui, avant l'arrivée des Blancs n'était pas, mais pas du tout sous-développée, c'est leur affirmation tranquille et sûre que la langue française n'est pour eux qu'un instrument de communication plus que de culture, un instrument qui leur a été légué par la force des choses et qu'ils acceptent librement et que d'ailleurs ils ont autant enrichi qu'il leur a été utile, car ils ont pleinement conscience de l'apport qu'ils ont fourni au trésor culturel français par une littérature négro-africaine dont le souffle, la puissance, l'imagination, la fraîcheur, bref le lyrisme jaillissant dru des profondeurs secrètes et obscures ont heureusement et fort à propos revigoré une littérature menacée de sclérose, d'anémie, d'épuisement.

Et ceux qui aujourd'hui se réclament de cette négritude mais aussi de cette francophonie, ce sont des poètes, des écrivains, des universitaires formés en France comme Senghor d'Afrique, Césaire des Antilles, Rabemananjara de Madagascar, parvenus aux postes les plus hauts et parlant aux Français européens d'égal à égal. Et la France, ouvertement, le reconnaît, se défendant de tout impérialisme culturel: «La France ne prétend pas à une place supérieure, ni même à une place à part.» Ce n'était pas la moins importante des déclarations visant en définitive une culture de la fraternité...

*Survivance du prestige attaché aux ancêtres et aux chefs de la tribu ou imitation exagérée des usages des vieux pays européens, le goût de l'apparat, du décorum, du cérémonial est frappant. Les apparitions du Président de la République s'entourent d'un faste qui a de quoi étonner sinon choquer s'il s'étale dans un somptueux Palais ou sur une avenue triomphale quand tout autour grouille, dans leurs cases de torchis ou leurs paillotes, une population plutôt indigente...*

*Mais peut-être cette population est-elle friande de ces spectacles, pittoresques et colorés, comme, le matin de l'inauguration de la conférence, la longue haie d'honneur formée par des cavaliers, drapés dans leur burnous blancs, présentant arme quand passait le Président escorté de motards et salué par les sons d'une musique militaire et accueilli par le corps des hôtes habillées l'une comme l'autre d'un pagne identique aux teints clairs...*

*Dans ces jeunes pays, occuper un poste dans une administration c'est avoir décroché la timbale. Mais les abus, là comme ailleurs, n'ont pas tardé à l'emporter sur la conscience professionnelle. Et le théâtre qui, là-bas, est une affaire nationale appelée à réveiller et à remuer l'opinion autour des thèmes politiques de l'heure, s'est emparé du sujet de la bureaucratie pour en dénoncer les travers.*

*Aussi, un soir, dans le théâtre de plein air à l'antique avec sa scène circulaire et ses gradins, après des danses et des chants puisés dans le fonds culturel traditionnel, nous fut donnée une pièce qui, selon le procédé noir et blanc, montrait d'un côté le fonctionnaire honnête et travailleur et d'un autre côté la dactylo bavarde, paresseuse, futile, frivole, et le Directeur trop sensible à la flagornerie de l'employée qui, évinçant son chef d'une probité et d'une candeur de lin, devait son ascension à ses charmes plutôt qu'à son assiduité au travail...*

*Le théâtre ainsi est l'école de la nation, comme dans beaucoup d'autres pays et en d'autres époques, le miroir où chaque groupe, chaque individu visé doit reconnaître ses travers, prendre conscience de ses erreurs: *Ridendo castigare mores.**

*Le spectacle qui nous a quelque peu déconcertés fut un film, tourné par un Noir, et qui retraçait la brève vie d'«Une Noire de...».*

Engagée comme bonne d'enfants par des Blancs, elle obtient enfin d'être emmenée en France, le pays de ses rêves, ce beau pays de France qu'à l'école et chez elle on vantait comme la Terre Promise, le paradis sur terre... Or, arrivée sur la Côte d'Azur, elle continue de vivre claustrée dans sa cuisine, traitée non pas avec mépris mais, ce qui est pire, avec indifférence, et elle finit, de désespoir, de dégoût, de nostalgie, par se donner la mort.

J'avoue qu'au moment où l'on fêtait et chantait (littéralement) la fraternité de la francophonie, cette histoire mettait mal à l'aise...

Au départ de Paris, un gros monsieur coincé dans la foule me demanda pourquoi il y avait tant de passagers pour Niamey. Ce devait être un touriste d'origine germanique, à en juger par son accent et son visage haut en couleurs.

Je répondis brièvement et m'en tins là. Il avait je ne sais quoi qui me mettait en défiance.

Je le revis à Niamey dans l'hôtel où il prenait ses repas seul, tout en promenant autour de lui des regards curieux sinon impertinents. Il était horriblement accoutré d'un short et d'une chemisette genre Miami, et le chapeau de paille aux vastes bords retournés lui donnait l'air d'un gros Américain en vadrouille touristique et folklorique.

Je le revis aussi, un soir, à une réception, où, habillé d'un smoking bleu-nuit, il faisait goulûment honneur aux rafraîchissements, derrière une table qui, placée à un coin de la terrasse, surplombait tout le lieu de la réception...

Un jour je décrivis au patron de l'hôtel cet oiseau qui m'intriguait. Il ne «voyait» pas qui j'avais à l'esprit. Mais il me confia que lui aussi avait repéré un drôle d'oiseau qu'il n'allait pas tarder à mettre à la porte. Il n'aurait qu'un nom à prononcer, celui d'un ami qui pour le moment était en taule. Car son homme, qui se faisait passer pour un brave courtier en machines agricoles était en réalité une espèce de barbouze, un gorille au service de... l'un comme de l'autre, une de ces crapules qui vous donnent la nausée... Subitement, m'agrippant le bras, il souffla: «Le voilà, mon homme!»

C'était aussi le mien.

Avant de prendre le chemin du retour, il me tarde de refaire le tour de la ville pour emporter une dernière vue d'ensemble, prendre le coup de l'étrier en quelque sorte. .

Voici les larges avenues tracées selon une certaine politique de la grandeur et flanquées tantôt de constructions « officielles » tantôt de champs envahis par les buissons, voici la longue route le long du Niger où déjà lavandières et laveurs battent l'eau de leur linge et où, parmi les plates-bandes des maraîchers, oasis de fraîcheur, courent, agiles, des garçons qui arrosent des légumes dont le vert, par contraste avec le sol desséché, est si vif qu'il semble artificiel, en matière plastique. . .

Voici enfin, s'étendant sur plusieurs hectares, cette vue synthétique du Niger qu'est le Musée National, où, selon un mot assez juste, on a « mis le vaste Niger dans un mouchoir ». Etabli en terrasses, c'est à la fois un musée d'ethnographie, un jardin zoologique et un parc, voire parc d'agrément, tous différents entre eux et cependant étroitement liés entre eux dans un ensemble harmonieux où la nature et l'art se rejoignent.

Ainsi des parterres de fleurs représentent les drapeaux des pays africains. Les animaux ont beau être entourés d'une clôture, ils ne donnent pas cette impression pénible d'être en exil sous nos latitudes, car ils continuent de vivre sous leur « ciel pur où frémit l'éternelle chaleur ». Les types d'habitations correspondant aux divers groupes ethniques sont bien des reconstitutions, mais l'habitat rural, tel quel, existe toujours, dans son pays respectif, case Haoussa, case songhay, paillotes d'un campement de pêcheur, case djerma, tente nomade. Les costumes de guerre et d'apparat, exposés sur des mannequins qui tournent sur leur socle, sont encore portés aux grandes occasions, et les magnifiques pagnes qui ornent les voûtes et les parois continuent d'être tissés, dans les villages et même ici dans le Musée, sous les tentes et auvents où sont aussi fabriqués sur place, sous les yeux des spectateurs, les admirables bijoux et objets en osier et en métal qui dénotent le haut niveau artistique du travail artisanal qui constitue un volet capital des civilisations noires. . .

En vérité, ce Musée n'est pas comme les nôtres un cimetière où sont réunis les objets morts, passés d'usage, mais un musée vivant, une vue globale du pays, l'image de la nation où toutes les ethnies, tous les particularismes dans une coexistence pacifique se rejoignent, et où, dans une vaste vue panoramique, à l'exemple d'une belle leçon

de choses, indigènes et étrangers embrassent d'un coup et d'un coup d'oeil le présent et le passé, le proche et le lointain, le familier et l'inconnu . . .

•

La route qui mène vers l'aéroport, traverse de vastes terrains vagues qui se perdent dans la brousse. Les quelques «landrover» qui en reviennent portent une carapace rouge, le vernis de la poussière soulevée tout autour. . .

Sur le terrain d'aviation, à côté de notre géant de Boeing, un avion minuscule, haut sur pattes, le nez dressé en l'air. «Ah, notre broussard!» dit quelqu'un.

•

Depuis des heures nous survolons le Sahara et la royale poussière fauve du désert où parfois apparaissent des taches noires, des montagnes sans doute. Au début, à l'enclos qui encerclait des cubes de couleur ocre, on devinait encore un village d'où partaient des tracés blancs, pistes ou lits de torrents desséchés. . . Puis ce fut le désert.

Avec un secret sentiment d'effroi on imagine des raids à travers ces immensités incultes, en auto chenille, à dos de cheval ou de chameau. Pays de la soif, des mirages, lutte pour les points d'eau, délices des oasis, cités antiques où régnaient des reines fatales comme Antinée, où psalmodient les sorciers, les sages, les «griots» . . . Et, certains souvenirs de Saint-Exupéry aidant, à l'idée d'un atterrissage forcé dans ces parages, vous frissonnez, vous avez la chair de poule . . .

•

A l'approche du Maghreb, l'avion s'enfonce dans la brume et, amorçant la longue descente vers l'escale de Madrid, parfois il traverse une trouée dans les nuages et au-dessous apparaît alors le dessin abstrait des champs au contour net de leurs lisières, et voici dans les vallons des torrents couleur de sang, et quand au bout d'une descente aveugle la piste s'ouvre devant nous, des rafales strient l'air comme les lanières d'un fouet glacial . . .

Transies par le froid, deux Noires, en robe légère et claire, dans le bus qui nous emporte vers l'aérogare, ouvrent de grands yeux étonnés comme remplis d'une muette imploration à l'adresse d'on ne sait quel dieu qui les ramènerait vite vers les ardeurs de leur climat natal. .